

Si ce livre pouvait
me rapprocher
de toi

JEAN-PAUL DUBOIS

Si ce livre pouvait
me rapprocher
de toi

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-8236-1770-2

© Éditions de l'Olivier, 1999
© Éditions de l'Olivier, 2021 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Apoline ou Louis

En souvenir de Didier Morzyglod.

« Je songeais à la chance et au hasard. Je songeais à tous les types de peur et à ce qui pouvait faire courir quelqu'un [...]. Je comprenais seulement ce que c'était de nager dans une eau de plus en plus profonde, en essayant de toutes mes forces de ne pas perdre le souffle, et en m'efforçant toujours d'arriver au bout. »

Rick Bass

« Il est aisé, après tout, de ne pas être écrivain. La plupart des gens ne sont pas écrivains et il leur arrive fort peu de malheurs. »

Julian Barnes

Le début

Il a neigé toute la nuit. Le jardin est si blanc que le monde a l'air neuf. Nous sommes le premier janvier, il fera bientôt jour. Je suis posté devant la fenêtre. Au-dessus des nuages, par une trouée, je distingue un avion. Il ne fait aucun bruit, et seules, au bout des ailes, ses lumières clignent. Il suit la route des oiseaux migrants, descend vers le sud, la chaleur du soleil. Je vis à la pointe du nord sur les terres du froid. Peu à peu j'apprends à endurer les rigueurs du climat et à différencier toutes sortes de neiges. Je n'ai pas envie de penser à l'année qui vient, ni de réfléchir à toutes ces choses qui nous attendent. Le temps fera ce qu'il doit faire. Je m'assieds à ma table et, dans la lumière naissante d'un hiver livide, à l'instant de commencer à écrire, je n'ai en tête que cette lancinante interrogation lourde du poids de toute une vie : qu'ai-je donc en moi qui m'a toujours empêché de vivre en paix ?

C'est, il me semble, une question que nous

portons tous en nous, qui tantôt nous vrille la cervelle, tantôt se tortille dans la vase de nos ventres, une question dont jamais nos os ne s'accommodent et que, pour rien au monde, nous ne voudrions nous poser. Et, avec le temps, elle finit par remonter de notre gorge, peser sur notre langue, au point, le jour, de nous ôter la parole et, la nuit, de nous faire crisser des dents.

Ce n'est pas une image. Il y a une année de cela, chaque soir, avant de me coucher, je glissais dans ma bouche un appareil dentaire en plastique moulé, destiné à protéger mes molaires et mes canines. Cet objet ressemblait un peu aux prothèses de caoutchouc que l'on place entre les mâchoires des fous avant de leur administrer un électrochoc. Je me croyais pour ma part relativement sain d'esprit. Jusqu'à ce que je me mette à frotter mes dents les unes contre les autres pendant mon sommeil. Le bruit de ces frictions résonnait tellement dans ma boîte crânienne que je me réveillais en sursaut, les maxillaires tétanisés.

Je compris alors que la question évoquée plus haut s'était emparée de moi, qu'elle ne me lâchait plus, m'épuisant la journée et, la nuit, me cisillant l'émail. Lorsqu'il me remit l'appareil, le prothésiste dit : « Il faut parfois se protéger contre soi-même. » C'est ainsi qu'un jour je devins mon pire ennemi.

Je me nomme Paul Peremülter. J'ai quarante-huit ans. Je suis né à Toulouse, dans un immeuble ancien situé face au monument aux morts. Les

fenêtres du salon ouvraient sur cet arc de triomphe guerrier tandis que celles des chambres donnaient sur l'aile gothique de la cathédrale Saint-Étienne. Il me fallut bien des années pour comprendre que j'avais grandi ainsi, coincé entre les fortifications du sabre et les ogives du goupillon. J'ai toujours détesté cet austère voisinage. Certains jours de commémoration, pour échapper aux cuivres de l'infanterie, je n'avais d'autre recours que de battre en retraite dans ma chambre ; là, je devais endurer les jérémiades des orgues sacrées. Je fus donc élevé dans cet entre-deux rigoureux par une famille que je croyais normale, il y a encore quelques mois.

Mon père était dentiste et exerçait dans un modeste cabinet de quartier. Ma mère, elle, avait hérité de sa famille l'une de ces indémodables confiseries provinciales. D'un point de vue professionnel, on aurait eu du mal à imaginer couple plus complémentaire. Aujourd'hui on dirait que ces deux-là, experts en dichotomie, travaillaient en synergie, les sinistres plombages paternels bouchant les cavités dentaires creusées par le foret des sucres maternels. Cette entente quasi illicite, cette association de malfaiteurs aurait pu durer toute une vie. Le destin voulut que celle de ma mère s'arrêtât durant l'été 76, en bout de piste d'un aéro-club où elle s'était inscrite pour passer son brevet de pilotage à vue. Le Cessna s'écrasa tout près d'un hangar autrefois utilisé pour réviser les avions Latécoère de l'Aéropostale. À ses côtés l'on retrouva le corps d'un ressortissant luxembourgeois qui n'était pas son instructeur et dont personne ne

sut jamais ce qu'il faisait dans ce monomoteur. Mon père me parut longtemps plus affecté par la présence de cet inconnu dans la carlingue que par la disparition proprement dite de sa femme.

Un an après cet accident, il vendit le magasin de douceurs à une entreprise de restauration rapide et continua, seul, à combattre la pyorrhée jusqu'à ce que lui-même périsse noyé, en 85, dans un lac du nord du Canada où, depuis ma naissance, il se rendait, seul, deux fois par an pour pêcher le brochet.

Toute ma jeunesse fut bercée par les récits de ses aventures québécoises. Lorsque, avant ses départs, en mai et septembre, il préparait méticuleusement ses soies et son équipement, lorsqu'il fabriquait ses mouches ou sélectionnait ses leurres en fonction des espèces et de la saison, mon père devenait à mes yeux une sorte d'intimidant terre-neuvas, un maître de frégate capable de lire les courants et de déjouer toutes les ruses des poissons. Cette image est demeurée en moi jusqu'à ces derniers temps. Jusqu'à ce que j'apprenne que les eaux dans lesquelles il naviguait n'étaient pas aussi claires que nous l'avions tous cru.

Durant cette dernière année, j'ai découvert sur lui des vérités qui ont bouleversé ma vie et me le font aujourd'hui considérer comme un singulier pêcheur et un bien étrange chef de famille. J'ai appris beaucoup de choses, parfois embarrassantes, sur mon père, et d'autres tout aussi troublantes sur mon propre compte. Notamment qu'en choisissant le métier de romancier j'avais fait fausse route et

qu'au lieu de l'admettre, je m'étais, au fil du temps, obstiné dans l'erreur. J'en tire aujourd'hui ce simple enseignement personnel : un livre n'a jamais rendu meilleur. Ni celui qui l'écrit, ni celui qui le lit. Et cet autre, plus général : nous nous épuisons à tenir des rôles à contre-emploi, à vivre dans des maisons trop grandes, à nous accommoder de sentiments minuscules, à aimer par la force des choses, et si nos dents crissent dans le noir, c'est qu'elles ragent de voir ce que nous sommes devenus, ce à quoi nous avons peu à peu renoncé, au point de nous contenter d'écrire ce que jamais nous ne serons.

La neige se remet à tomber, je suis à l'autre bout du monde, et je sais que ce livre ne rachètera rien, ni personne. Il est possible que je me trompe, que ce point de vue pessimiste et quelques autres soient dictés par un esprit fatigué de tant de craquements nocturnes. J'ignore trop de choses pour prétendre donner une quelconque leçon. Me croiriez-vous si je vous disais que, longtemps, j'ai réellement éprouvé la sensation de respirer à l'envers ?

Il neige de plus en plus fort. Les flocons noient lentement le paysage dans un brouillard farineux. Dans le lointain, je distingue encore le néon bleuté de la station-service. Aucune voiture n'a encore emprunté la route qui longe la maison. Elle ne m'a jamais paru si étroite, si modeste.

Il est très tôt. Une nouvelle année commence. Des bûches d'érable flambent dans la cheminée. D'ici un mois, si tout va comme je l'espère, peut-être y verrons-nous tous un peu plus clair.

Le divorce

Je ne me perds jamais. C'est vrai. Je n'ai aucun mérite. Je suis pour ainsi dire né avec une boussole dans le cœur, un sextant dans le ventre. Quelle que soit la ville où je séjourne, la plus lointaine, la plus inconnue, la moins familière, je retrouve mon chemin. Durant mes voyages, ce sens instinctif de l'orientation m'a toujours conféré une certaine assurance, et m'a sans doute sauvé la vie. Autant, dans le domaine courant, je suis un familier du doute, autant, à l'occasion d'un déplacement, confronté à l'inconnu, j'éprouve la certitude intime, grisante et, bien sûr, passablement ridicule d'être un éclaireur en harmonie avec les lois cardinales de la nature tout autant qu'avec les règles de circulation des conurbations les plus complexes. Mes pouvoirs ne m'abandonnèrent qu'une seule fois : c'était il y a deux ans, le jour où fut prononcé mon divorce d'avec Anna. Je ne crois pas que l'événement puisse expliquer cette défaillance, mais c'est cependant ce soir-là qu'elle se produisit.

Après avoir quitté Toulouse et roulé sans but, au volant de ma voiture, pendant deux ou trois heures vers le sud, je m'arrêtai en bordure d'un champ de maïs et coupai le contact. Je fus aussitôt submergé par le silence de la campagne. Il était presque palpable dans le halo des phares. J'éprouvai alors l'étrange sentiment d'avoir traversé une invisible frontière, d'être seul et véritablement perdu au cœur d'un monde qui, soudainement, m'était étranger.

De la route goudronnée émanait une odeur âcre et hostile. Le bitume restituait la chaleur qu'il avait emmagasinée durant la journée, l'air était étouffant, l'atmosphère orageuse. À l'horizon, des éclairs de chaleur, pareils à de faibles néons capricieux, découpaient les formes obtuses des grosses masses nuageuses et les modestes contours de vagues collines. Je regardais ces tertres lointains, le ciel encombré, le maïs qui ne bronchait pas, l'air qui semblait figé dans un vase clos, j'espérais le cri d'un oiseau de nuit, les pas d'un animal se faufilant au travers des épis, mais rien ne venait ni ne bougeait. On ne distinguait ni la lune, ni les étoiles, ni la moindre trace ou parcelle de vie. Les choses paraissaient figées, en attente. Il y eut un bruit mat sur la route, le bruit d'un fruit mûr s'écrasant sur le sol. Puis un second, tout aussi lourd. Le troisième fit tinter le capot de la voiture. Et, peu à peu, avec une ferveur croissante, des gouttes de pluie aussi grosses que des graviers martelèrent la campagne en claquant sèchement sur l'encolure des feuilles de maïs. Je remontai rapidement la capote de mon

cabriolet et, tandis que le vent se levait, m'abritai à l'intérieur. L'averse, maintenant violente, fouettait la toile et paraissait vouloir la tailler en pièces. Le pare-brise, gîflé par les bourrasques, malmené par les masses d'eau, était une fragile protection. À cet instant, inexplicablement, et bien qu'échoué sur le bas-côté d'une départementale, j'éprouvai cette angoisse diffuse que ressentent les marins pris dans une tempête à mille milles des côtes lorsque, sous l'effet de la peur et de la gêne, la raison et les compas s'affolent. Sans doute désireux de passer inaperçu, de me faire oublier des éléments, de leur signifier mon renoncement, j'éteignis mes feux de croisement. Instantanément la nuit m'enveloppa, une rafale de vent plus violente que les autres ébranla la voiture et fit claquer la toile de la capote sur ses arceaux. Les gouttes frappaient les vitres comme des essaims surexcités et arrivaient parfois à se faufiler entre le déflecteur et le joint fatigué du montant du pare-brise. La voiture était une deux places. Le siège du passager était vide. Le juge aux affaires matrimoniales, l'après-midi même, m'avait signifié les termes de ma nouvelle solitude.

C'était un magistrat au visage lourd et poreux, imprégné du malheur de tous ceux qui avaient défilé dans son bureau. Tandis qu'il feuilletait quelques actes de procédure, les yeux voilés par le désenchantement, je me demandais combien de femmes j'avais connues depuis mon mariage. Trop, sans doute, pour jouir de la réputation d'un mari fidèle et vertueux, pas assez, cependant, pour

me parer de celle d'un libertin. Au fond de moi, j'aurais aimé me situer dans l'une ou l'autre de ces classifications. Mais mon incapacité à faire des choix clairs m'avait contraint de rôder à mi-chemin de ces deux tentations. Pareil à un avion doté d'une aile un peu plus courte que l'autre, je n'ai eu de cesse de voler de travers, simplement pour me maintenir en l'air et compenser ce défaut d'équilibre. Mon caractère découlait de cette infirmité. J'étais un fils unique mal usiné, à l'âme vaillante mais mal trempée. Me voyant ainsi louvoyer, on pouvait croire que je me livrais à d'extravagantes acrobaties, alors qu'en vérité, négociant avec mes manques, mes incapacités, j'essayais simplement de maintenir une aléatoire trajectoire.

– Soyez plus concise, madame Peremülter. J'ai encore sept couples à recevoir durant cette matinée. Il est inutile de me rappeler le montant de vos avoirs et ceux de votre mari, puisqu'un relevé détaillé des biens de chacun a déjà été établi.

Le juge s'impatenait, refusant de se laisser distraire de sa tâche répétitive et fastidieuse qui consistait à administrer les derniers sacrements à des couples incurables. Dans ce cabinet où la lumière ne filtrait jamais qu'à travers de vieux stores de teck délavés par le soleil, il devait s'attacher à faire la part des choses, des êtres, dire une justice acceptable avant de renvoyer tout ce monde dans les rues d'une ville indifférente.

Je regardais cet homme et le voyais comme un dentiste confronté à l'urgence d'un abcès. Je savais

pertinemment que lorsque l'on se retrouvait dans ma situation, lorsque l'on s'asseyait sur l'un de ses fauteuils, c'était le plus souvent par la faute de ses propres négligences.

Vêtue d'un tailleur gris légèrement épaulé, les jambes croisées, Anna décrivait de petits cercles nerveux avec le bout de sa chaussure. C'était chez elle la marque d'une exaspération contenue. Au contact de ses bas, la lumière irisait l'arête de son tibia. À la vue de cette jambe rectiligne, de ce genou découvert vibrant de connaître une autre vie, troublé, embarrassé, je baissai les yeux vers les pieds du juge, croisés l'un sur l'autre, paisibles, identiques à ceux d'un homme prenant le soleil en fin de journée. D'un imperceptible mouvement de langue, Anna humecta ses lèvres et jeta un regard vers moi. À scruter les boucles élimées d'une moquette prématurément usée à l'emplacement des divorcés, je dus lui paraître absent, indifférent aux derniers soubresauts de notre vie commune.

Je lissai mes paupières et songeai à toutes les voitures d'occasion démodées qui stagnaient sur les parcs des garages de la ville, et que d'habiles vendeurs s'apprêtaient à vendre à de jeunes couples naïfs, seulement désireux de fonder une famille. J'ignore la raison qui me fit penser à ces automobiles, mais je les vis toutes, alignées, comme autant de carcasses autrefois aimées, puis négligées et enfin répudiées.

Tandis que le juge, pressé d'en finir, rangeait déjà les chemises de son dossier, j'imaginai Anna

quittant le tribunal au volant de sa Mercedes classe A équipée de sièges chauffants. Je la voyais se diriger vers sa nouvelle vie, son derrière potelé grésillant de bonheur sur le cuir incandescent des places avant.

Anna Davenport. C'était un très joli nom. Au point que même après notre mariage elle tint à le conserver, refusant d'y accoler le mien. Je compris parfaitement cela. Davenport, surtout pour une femme, est beaucoup plus seyant que Peremülter, sur lequel la langue achoppe lourdement. Au contraire, Davenport m'a toujours paru claquer en bouche comme un petit drapeau de yacht dans une marina du Maine. Aujourd'hui, Anna a adopté l'abrasif patronyme de son nouvel époux. Elle s'appelle Mme Kreitz.

Anna et moi n'avons jamais eu d'enfants. Je l'ai souvent regretté. Mais dès la première année de notre union, une consultation en service spécialisé m'apprit que mes spermatozoïdes manquaient de conviction. Une descendance se gagnait avec une cohorte vigoureuse et je ne produisais qu'une maigre troupe de promeneurs indolents. Je me souviens du médecin qui m'annonça le diagnostic, de ses manières empruntées et maladroitesses. Il ne cessait de tourner et retourner dans ses doigts le compte rendu des analyses de ma semence faiblarde. En bon pédagogue, il entreprit de m'instruire sur l'ensemble du processus de raffinage de mes sucs de moineau.

– Comme vous le savez, le sperme de l'homme est une substance semi-fluide, visqueuse, blanchâtre,

à l'odeur caractéristique, empesant le linge, composée de produits de plusieurs organes échelonnés des testicules au méat urinaire : la sécrétion du testicule, constituée surtout par des spermatozoïdes baignant dans une petite quantité de sérosité, le liquide des vésicules séminales aussi appelé « liqueur », le liquide prostatique, qui donne au sperme son odeur spéciale et son aspect crémeux, le liquide des glandes de Cowper ou de Mery, limpide et filant, qui donne au sperme sa viscosité, et enfin le mucus des glandes de Littre. Dans votre cas, il semble qu'il y ait une grave carence dès le premier stade. Vos gonades ne sont pas assez productives.

– Vous voulez dire que je ne pourrai jamais avoir d'enfants ?

– Pas par une voie naturelle.

Quelque chose alors s'éteignit en moi. Je ne saurais dire quoi exactement. Mais j'éprouvai un vague sentiment de tristesse et de solitude. Je n'étais porteur d'aucune vie, pareil à un homme sans issue. Tous ceux qui s'étaient démenés avant moi pour me léguer un patrimoine génétique avaient œuvré pour rien.

Anna prit la nouvelle avec un total détachement. Cette indifférence, réelle ou calculée, m'embarassa. J'eus du mal à l'interpréter. Puis les jours et les semaines passèrent, et plus jamais nous ne reparlâmes de mes carences. Consacrant toute son énergie à son travail d'avocat-conseil, Anna devint un peu la mère de tous les contentieux. Pour ma part, en panne de liqueur essentielle, je me mis à



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021. N° 1721

IMPRIMÉ EN FRANCE